

Coup mortel pour le Scandinavisme

Depuis que le Scandinavisme a été pris à grand renfort de cris par la presse suédoise juive, nous avons pu déceler la sure tentative en vue de mettre des bilions dans les roues de la nouvelle communauté européenne en formation. On avait compté ainsi rétrécir à nouveau notre horizon et peut-être aussi l'attaquer à la nouvelle conscience européenne qui, reposant maintenant sur un fondement racial, aspire à son développement.

Beaucoup de gens se sont laissé prendre à ces manœuvres, quoique l'origine véritablement nordique de ceux qui nous ont importés par lesdites manœuvres aura déjà dû nous rendre méfiant. Jusqu'à présent, ce qui est sûr, c'est que le danger de bolchévisation de la Norvège émit également des Norvégiens anglophiles. La clique émigrée à Londres a déjà voulu nous faire croire, par l'entremise de son agence télégraphique, que le peuple norvégien — dans les feuillets clandestins circulant dans le pays — non seulement ressent de l'enthousiasme, mais encore professe des sentiments de chaude amitié à son égard. Mais ces affirmations ont prouvé surtout combien quatre années de séjour à Londres lui ont été néfastes, car, comme durant cette période elle s'est complétement désolidarisée de son peuple norvégien, et finalement avec quel manque de conscience elle traite les questions relatives au sort de la Norvège. Cela ne nous surprend pas; depuis le début nos ascendances de la noblesse des émigrés — vivant des dividendes qui leur sont versés en contre-partie de la mort de nos marins et de la livraison de notre flotte — qu'elle franchise ce dernier pas dans la trahison en faveur du bolchévisme. On a raillé cette opinion, comme émanant de la propagande allemande. Mais qui oserait actuellement encore, en Norvège, diminuer par des sarcasmes le danger bolchévique depuis que, véritablement, le gouvernement émigré de Londres, par un traité signé entre « nous », a pris l'initiative de la bolchévisation de la Norvège? Absolument consternés par l'échec de l'émigration polonaise, qui a eu assez de cran pour s'opposer à Moscou, les émigrés norvégiens ont préféré sacrifier leur pays au bolchévisme, pour se laver une fois pour toutes du soupçon et d'avoir montré une attitude antibolchévique. Ils ont accepté qu'après la libération de la Norvège Moscou conserve non seulement des bases militaires, mais encore que les hordes bolchéviques assurent l'administration de la Norvège.

Qu'est devenu dans tout cela le « Scandinavisme »? Tandis que, même aux Etats-Unis, des voix s'élèvent pour déclarer que l'instabilité soviétique dépasse les forces et peut protester hardiment contre une politique par trop prossoviétique, il ne parvient de Suède qu'une protestation émanant des partis nationalistes. Tous les autres, et particulièrement les partisans du « Scandinavisme », se voient la face en silence. En effet, lorsqu'on connaît les fosses communes de Katyn et autres lieux et lorsqu'on a été renseigné par le cas des Polonais sur leur impoissance, on préfère, à l'heure où la faucille et le marteau porteront la victoire, marcher au son de l'Internationale en portant au revers du manteau ses insignes, à l'instar des bourreaux des peuples nordiques. Toute une série de « Scandinavistes », les Juifs, a depuis fort longtemps préparé cette évolution, et le « Scandinavisme » n'a été utilisé qu'à des fins de coulage. Après des autres, il n'a eu que l'expression d'une mentalité « surplombée », un feu de paille auquel on s'est raccroché pour ne pas se décoller et dont on se détache maintenant, en s'apprêtant à dégringoler dans la chute bolchévique.

Le bon vieux contrat signé par les traités norvégiens avec Moscou a finalement porté au « Scandinavisme » le coup fatal. On ne parle plus de lui que comme un épisode, tout en reconnaissant que l'idée d'unité nordique représentait un premier échelon viable, en préparant le chemin à l'établissement d'une communauté européenne entière. Cependant, depuis que, par l'entremise de Reich, cette communauté européenne s'est réalisée et qu'elle embrasse de grands domaines politiques dans le monde, l'idée nordique s'est désintégrée, elle appartient au passé; c'est une étape sur le chemin d'une unité plus grande et plus tangible. Malgré tout, il a été déployé pas mal de rhétorique pour le bien de la solidarité nordique, et l'année dernière on a célébré l'Up-



P. HENRIOT AU MILIEU D'UN GROUPE DE VOLONTAIRES DE LA WAFFEN-SS FRANÇAISE QUELQUES HEURES AVANT SON ASSASSINAT

« Journée Nordique » par toute une série de réjouissances. Cette année, il n'y a pas eu de « Journée Nordique » à Upsala. La solidarité nordique a été enterrée sans tambour ni trompette.

Comme une sorte d'héritage, la Suède a annoncé la mise en réserve d'un crédit d'au moins cinquante millions de couronnes, destiné à régler les marchandises qui seront, après la guerre, fournies à la Norvège. Mais même si ce crédit était porté à cent cinquante ou deux cents millions de couronnes, on peut se rendre compte que ce n'est pas cela qui serait capable de revigorer la solidarité nordique. Car, en réalité, devant l'ensemble effectif des travaux de reconstruction qui seront nécessaires après la guerre, ces chiffres ne correspondent à rien. Depuis que le gouvernement soviétique et le gouvernement fantôme nous ont annoncé que, dans le cas de sa victoire, notre ennemi, le bolchévisme, administrerait la Norvège, nous pouvons facilement imaginer que Moscou serait prêt, avec ces deux cents millions de couronnes, à frapper dans les villes norvégiennes des buses en plume de Léning et de Staline, tandis que le reste servirait à construire des chambres de torture pour la G.P.U., sans pour cela que le passé puisse être racheté.

La Norvège nationale a accueilli le contrat honneur, signé par les émigrés, par un concert d'indignation. Il n'est pas question, actuellement, de l'illusion d'un « Scandinavisme » démodé, mais plutôt de la réalité de la véritable communauté européenne en vue de protéger, par le combat, son travail et sa liberté.

Dernier salut à Philippe Henriot

(Suite de la première page)

Philippe Henriot a été tué : Parce qu'il avait un talent irremplaçable.

Parce que l'action si énergiquement révolutionnaire de ce catholique, de ce bourgeois pauvre et simple était devenue décisive sur une foule de Français demeurés sains, mais trop marqués par le régime bourgeois pour ne pas avoir besoin d'un puissant entraîneur, d'un homme capable de leur faire comprendre dans leur langage les vérités de notre révolution.

Enfin et surtout, Philippe Henriot est mort parce qu'il était allé en Allemagne, que son voyage avait été extrêmement fructueux, que son franc-parler, son enthousiasme révolutionnaire, lui avaient valu partout un accueil chaleureux, qu'il avait rencontré le Dr Goebbels et qu'enfin ces deux hom-

mes, également convaincus, également patriotes, également brillants par leurs dons, l'accord avait été immédiat. Un ministre français, un ministre allemand pouvaient jeter les bases d'un travail commun. Cela l'Angleterre ne le permet pas et depuis quarante-cinq ans ne l'a jamais permis. Elle entend demeurer l'arbitre souverain de la politique extérieure française et selon ses besoins imposer à la France la guerre contre l'Allemagne ou l'entente avec un gouvernement allemand agréé par Londres. Le voyage de Ph. Henriot à Berlin, acte de solidarité continentale les principes intangibles de la politique anglaise, ce fameux « équilibre européen » euphémisme diplomatique pour désigner ce fustigé déséquilibré savamment entretenu depuis plus d'un siècle par l'Angleterre et qui a été l'un des grands secrets de sa fortune.

C'est pourquoi nous avons pu dire, sans hésiter, que l'assassinat de Philippe Henriot était signé par l'Intelligence Service.

C'est pourquoi encore les ignobles crétiens qui ont eu le front de s'en réjouir ont applaudi à l'un des témoignages les plus féroces de notre vassalisation à un crime qui dit affreusement dans quel état de dépendance l'Angleterre prétend nous tenir.

Lucien REBATEY.

Le Rhin danois

(De notre correspondant danois.)

Copenhague. — Comme un grand fleuve, le Limfjord serpente à travers le nord du Jutland, séparant la partie nord de la presqu'île avec Thy et Vend syssels du reste de la terre ferme. Parfois il est étroit et ses bords sont impétueux, parfois il s'étale en grands lacs intérieurs entourés de îles petites ou plus grandes. Chez nous on l'a appelé le Rhin danois. Un jour les Croisés et les Teutons sont partis de ses rives pour aller vers les pays orientaux rendre célèbre et prospère la race germanique.

Au cours des quatre-vingt dernières années, le Limfjord n'était pas un fjord mais un détroit qui reliait la mer du Nord au Kattegat. Sur une longueur de 166 kilomètres, il traverse le nord du Jutland et sa surface est d'environ 1.600 kilomètres carrés. Une vie économique florissante s'est établie là. Toutefois la mer du Nord était un endroit incertain pour le Rhin danois et la lutte incessante contre les forces de la nature réservait un sort pénible aux habitants.

Le Limfjord fut-il dans le passé un fjord ou un détroit? On ne sait rien de certain en ce qui concerne l'époque des Vikings pour lesquels, de toute façon, le côté ouest, celui qui touche la mer du Nord, était libre. Au sixième siècle, la flotte des Vikings danois se rassembla là, avant l'invasion des Bretons anglo-saxons et leur conquête. Dans le combat de même année, l'ouverture fut touchée par des bancs de sable qui formèrent une digue large d'un ou deux kilomètres. La presqu'île d'Agger permettait alors de nombreux échanges commerciaux car elle était en réalité la seule route accessible au Jutland. Ce commerce dura jusqu'en 1824, époque à laquelle une tornade détruisit la presqu'île. Malgré cela, quelques années plus tard, la mer du Nord remplit de nouveau la fissure. Jamais les habitants n'ont été vraiment en sécurité à côté de ce voisin instable qui menaçait leur vie et leur foyer. Les églises et les villages ont été submergés par la mer du Nord au fond de laquelle ils reposent comme l'Atlantide disparue. En 1858, pendant un ouragan, la presqu'île d'Agger fut traversée par des vagues en deux endroits et quatre-vingt fermes au moins furent englouties. Immédiatement après il y eut une tempête qui entraîna une brèche de plusieurs centaines de mètres. Depuis lors, la mer du Nord pénètre comme elle veut dans le Limfjord.

Ceci a eu des conséquences multiples. L'eau douce devint de plus en plus rare, des millions de poissons d'eau douce périrent et les poissons de mer les remplacèrent; le sable marin recouvrit les rives du fjord créant ainsi de nombreuses et riches prairies. Les villes construites dans les parcs et construites en conséquence des avantages offerts par les relations commerciales, crées à la mer du Nord, un grand développement. Des millions d'habitants peuplèrent les bords, à l'intérieur du canal de Thyborøn. Cependant, la mer du Nord demeura inconstante. Le canal Agger s'ensabla de plus en plus et le trafic dans ses eaux se restreignit peu à peu à l'usage des bateaux de pêche. Des experts ont calculé que, de 1912 à 1920, environ 13 millions de mètres cubes de sable ont été amenés par la mer dans le canal.

En 1920, une commission gouvernementale fut créée en vue d'examiner la question de savoir si l'entrée devait être fermée ou maintenue ouverte par tous les moyens. Après une étude de cinq ans on en arriva à la conclusion que le fjord devait être fermé au moyen du barrage du canal de Thyborøn. Les experts avaient établi trois projets : un de seize millions de sixante millions de couronnes, un de soixante-huit millions de couronnes. Dans celui de soixante millions la construction d'un canal entre Limfjord et Thy, jusqu'au port de Helsingør, sur la mer du Nord, était prévue. Le ministre des Communications retint le projet le meilleur marché qui prive les pêcheurs de la construction d'un canal aux baux et prévoit des indemnités et des prêts officiels de l'Etat. La fermeture amènerait de nombreuses modifications en ce qui concerne le pêche et les industries qui lui sont liées. L'ostréiculture disparaîtrait, les poissons de mer seraient à nouveau remplacés par les poissons d'eau douce, tout le trafic serait renvoyé sur l'est du Jutland; nombre de petites villes entreprises seraient paralysées.

Le temps nous apprendra comment la technique moderne viendra à bout de ce problème dont la solution n'est déjà plus du domaine restreint d'un petit Etat mais au contraire fait partie des nombreuses questions relatives aux futures réalisations de la grande communauté germanique et du nouvel ordre européen.



LA « H-BRIGADE D'ASSAUT DES VOLONTAIRES FRANÇAIS » A L'INSTRUCTION
UNE COMPAGNIE RENTRE AU QUARTIER EN CHANTANT

ÉLITE RÉVOLUTIONNAIRE

La grande et seule vérité qui permette de comprendre le sens du conflit actuel : c'est l'existence d'une communauté européenne.

Les quelques Français qui ont eu le courage — il faudrait dire l'audace — de défendre et de propager cette idée, sont trop souvent restés sur le plan abstrait et facile des discussions et des conférences. Une telle idée ne peut, en effet, s'imposer à un pays que si quelques hommes commencent eux-mêmes par en vivre et par l'incarner aux yeux de tous les autres. Elle renverse tant de faux préjugés, elle bouleverse tant de sentimentalités déuillées, elle exige une telle largeur d'esprit et une telle hauteur de vues que, seule, une véritable élite révolutionnaire peut prétendre s'en faire le champion.

Premier pays à mettre en lumière l'idée d'une communauté européenne de race, de sol, d'intérêt, l'Allemagne a été aussi la première à créer une élite révolutionnaire.

Les jeunes Français qui se sont engagés dans la Waffen-SS ont été frappés par le caractère politique des unités dans lesquelles ils étaient incorporés pour leur instruction. Ils ne devenaient pas seulement des soldats capables de combattre un ennemi sur un champ de bataille, mais aussi des hommes politiques, capables de comprendre les raisons et les conséquences de la lutte où ils s'engageaient. « Soldat politique » : l'association de ces deux mots n'est-elle pas déjà révolutionnaire ? N'est-elle pas capable de scandaliser tous ces vieux militaires de carrière qui mettaient une sorte de point d'honneur à servir n'importe quel régime, au hasard des remaniements politiques ? Ne marque-t-elle pas déjà le dépassement des anciennes conceptions et l'avènement d'un monde nouveau ?

« Soldats », les jeunes Français de la Waffen-SS le sont devenus au

sens le plus large et le plus noble du mot. L'austérité de la vie, l'intensité de l'entraînement physique, l'intérêt, la nouveauté et la vérité de l'instruction de combat ont durci leur corps et trempé leur âme en les préparant à la guerre.

Qui d'entre eux n'a pas été séduit par l'esprit moderne et audacieux dans lequel est conçue l'instruction militaire ?

Développer chez l'homme l'esprit d'initiative, le mépris du danger, voire le goût du risque, habituer le combattant aux sensations physiques et morales du combat, créer chez le soldat les réflexes indispensables au maniement automatique des armes, autant de principes selon lesquels sont établies et organisées les manœuvres qui refusent à placer la troupe dans les conditions réelles du combat. Tous les moyens matériels sont largement dispensés : cartouches de guerre, grenades à main, appui d'artillerie, collaboration avec les chars et avec l'aviation, etc., etc. Plus d'un officier français de la Waffen-SS s'est rappelé avec amertume, en conduisant sa section ou sa compagnie, au milieu d'un tir de combat où la violence du feu évoquait pour lui des souvenirs de guerre encore proches, cette époque révolue et lamentable où, par la grâce de la III^e République, il fallait une haute intervention auprès du ministère de la Guerre, pour obtenir la permission d'apprendre, à l'armée française, à lancer des grenades à main.

La fougue, la jeunesse et l'entrain avec lesquels sont conduits les moins des exercices, parviennent à communiquer à la troupe un esprit d'agressivité qui la rend combattive et accrocheuse. On pourrait citer de nombreux exemples, illustrant cette méthode : dans la compagnie, un jour à un tir d'essai, les jeunes recrues tirent mal. Le commandant de compa-

gnie va se placer lui-même entre les cibles et fait continuer le tir. Dans telle section les hommes semblent éprouver une certaine appréhension dans l'utilisation des grenades à main ; l'instructeur les dresse en 24 heures, au cours d'exercices variés, à mettre à profit les 4 secondes de répit, entre l'amorçage et l'éclatement, etc...

La dureté du régime n'exclut jamais la bonne humeur. La camaraderie et l'émulation sont les deux pôles entre lesquels oscille l'enthousiasme viril des futurs combattants.

En vérité, on peut dire que l'ardeur d'un volontariat total et la perfection d'une technique éprouvée, ont réuni à faire de la Brigade d'Assaut française une troupe physiquement, moralement et techniquement prête à faire face aux plus dures épreuves du front russe.

Mais ces jeunes hommes, qui ont quitté leur famille et leur pays, pour représenter la France dans la fraction la plus dure d'une élite européenne, ne sont pas seulement des soldats. Pour la plupart, ils se sont volontairement donnés à cette aventure par idéal politique. Les partis nationaux révolutionnaires français : Milice, P. P. F., R. N. P., etc... leur avaient fait comprendre la nécessité du combat national-socialiste, à l'extérieur comme à l'intérieur. Plus généreux, plus audacieux, plus « entiers » que les autres, ils ont choisi l'engagement total, la lutte directe, le sacrifice immédiat et complet. Leur « départ » pour l'Europe, parce qu'il a été matériellement vital, a été aussi moralement vital : la vision grandiose de l'Europe en marche a vite élargi leurs conceptions révolutionnaires.

Soldats politiques, ils sont restés Français, ils sont devenus H.

Pour relater une France forte, dure, virile, ils ont commencé par devenir eux-mêmes forts, durs et virils.

Narwa

(Suite de la première page)

C'est ainsi qu'à Narwa, au cours du dernier millénaire, l'éternel assaut des peuplades asiatiques des steppes s'est manifesté d'une façon plus saisissante peut-être que nulle part ailleurs en Europe. Mais là encore, au cours des époques les plus reculées de leur histoire, les peuples germaniques se sont unis pour la défense commune. Narwa est l'épopée de l'unité et de la communauté germaniques.

D'abord avec les Chevaliers de l'Épée, puis avec les chevaliers de l'ordre allemand, des membres des différents pays et souches d'Europe ont combattu là-bas. Des gentilshommes d'Allemagne, de Suède, du Danemark, y vinrent avec leurs troupes provenant du Brabant, de Provence, de Flandre et de Normandie. Narwa est la synthèse de ce que peuvent réaliser les Germains, lorsqu'ils s'unissent et constituent « un tout ».

La H germanique, troupe avancée de l'unité et de la communauté européenne, a repris la tradition des

Pour réveiller dans le sang de la race le goût de la grandeur et l'amour de l'aventure, ils ont consenti eux-mêmes le sacrifice de leur bien-être et celui de leur vie.

Ils attendent maintenant, avec une impatience terrible, l'épreuve de force qui, seule, peut valoriser leur geste : l'épreuve du feu. J'ai confiance que cette épreuve leur sera favorable. Grâce à leur sang versé, la France pourra tenir son rang parmi les pionniers de l'Europe nouvelle.

Noël de TISSOT,
H Obersturmbannführer.

grandes époques historiques de l'histoire germanique.

De même que l'ordre de chevalerie allemand s'était basé uniquement sur la sélection du sang, de même, à la H ne prévaut qu'un seul étalon : la qualité de la race, du caractère. Alors qu'autrefois la langue et l'origine familiale ne jouaient aucun rôle, aujourd'hui ni la nationalité ni l'origine ethnique ne sont primordiales dans le sens étroit de leur signification. Qu'un homme vienne de Flandre, de Wallonie, de Hollande, de Norvège, de Suisse, que son Etat mal dirigé par un gouvernement antiallemand ait combattu l'Allemagne il y a quatre ans encore, peu importe. Ce qui a du poids, c'est le sang, la connaissance du national-socialisme et une volonté constante d'effort. Où pourrait-on trouver actuellement pour les pionniers de la révolution du vingtième siècle un champ plus approprié que celui qui est là devant la Hermannsburg où la menace éternelle des Asiatiques contre l'Europe et les Germains a été si souvent brisée par la ferme volonté des troupes germaniques ? Nous sommes maintenant à Narwa, nous les représentants des H germaniques, sous le commandement du Reichsführer H sur un sol glorieux et sacré et nous connaissons la responsabilité que la tradition nous a confiée.

Franz RIEDWEG,
H-Obersturmbannführer.

« DEVENIR »
DIRECTION :
H HAUPTMANN
Germankampfe Letztliche
Autorisation N° 5 92
REDACTION ADMINISTRATION :
24, avenue Recteur Poincaré
Paris, 16^e
Faire parvenir toute
la correspondance à cette adresse

Lettres du front

Durant l'instruction

Les jours passent comme dans un rêve, si vite que l'on est étonné de voir arriver le soir et que l'on n'a pas le temps de s'ennuyer. Le sport, le chant (un véritable cours de chant) des cours sur la politique, la race, la conception du monde, atteignent d'une façon agréable, si bien qu'on n'a jamais l'impression de se trouver dans une entreprise où règnent les mauvaises manières comme cela était le cas dans les écoles de recrues françaises, tout au moins dans les dernières années qui ont précédé la guerre. Les chefs qui nous commandent, officiers et sous-officiers sont de véritables chefs; ils ne sont ni brutaux, ni arrogants, ni fiers, tels qu'on les a dépeints en France. Je n'avais bien depuis longtemps que tout ce que l'on disait en France était mensonger; mais, dès que j'essayais de m'élever contre la propagande juive qui nous menait à l'abîme ou me traitait de « c... » ou de « sale Boche ». Il faudrait que nos adversaires politiques puissent voir au moins une fois comment nous traitent nos chefs à la Waffen-SS. Il faut naturellement faire son service, mais ils sont justes et bons. Ils n'essayent pas d'enfermer les soldats dans un règlement sévère. Je répète qu'ils sont des hommes et sont animés de la meilleure volonté; après l'accomplissement du service, ils se préoccupent de tous et donnent des conseils, lorsque un ennui personnel ou familial se présente.

Prêt à tout

Je ne sais comment vous exprimer quel réconfort cela a été pour ma femme et pour moi, d'avoir reçu par votre aimable lettre la confirmation définitive de la communication par Hans Joergens, de la fin de Jens-Bernhard. C'est vrai. Il était notre rayon de soleil. Personne de nous n'aide autant que vous et c'est pourquoi je voudrais vous faire part de la lettre qu'il m'a écrite, après une courte permission obtenue pendant ma grave maladie, aussitôt après avoir pris congé de moi à l'hôpital.

« Cher Pérel Je t'écris ces quelques mots, après m'être fait, en toute, à moi-même, quelques réflexions. Je ne puis, actuellement, agir autrement que je ne le fais, car je suis sûr de combattre pour la bonne cause. Si quelque chose devait m'arriver, cela te ramènerait en arrière et tu reprendrais le chemin que j'avais entrepris moi-même. Je ne pourrais rien souhaiter de mieux que de participer à la construction, une fois la guerre terminée, mais maintenant la place de tous les hommes jeunes est au front. Nous laissons le sort décider, si nous devons en sortir ou non.

Plus le temps passe et moins je me repends de ce que j'ai fait, en dehors des opérations militaires. J'écris cela, en évaluant toutes les possibilités. Tant qu'Adolf Hitler sera à la barre, le navire restera indomptable de toutes les vagues hirsantes et notre chef, Vidkun Quisling, donnera à la Norvège la place qu'elle mérite et pour laquelle elle aura combattu. La Norvège, la terre la plus merveilleuse, pour laquelle je risque ma vie avec joie.



FEUILLE D'ESQUISSES DE NOTRE CAMARADE GAU

GÉNÉRAL ET CAMARADE

Paul DOULIEZ

Le correspondant de guerre flamand, Paul Douliez, a mis à la disposition de notre journal des souvenirs personnels, concernant le H-Gruppenführer et Generalleutnant de la Waffen-SS Gille, décoré de la plus haute distinction allemande pour la bravoure. Notre camarade flamand, bien connu comme artiste, hors des limites de sa patrie, s'est rencontré avec le chef de la division, dans leur amour commun de la musique.

— Lorsque j'arrivai à Tscherkassy, à la fin de l'été dernier, aux environs de Tscherkassy, il n'avait beaucoup été parlé du H-Gruppenführer et Generalleutnant de la Waffen-SS Gille. Comme musicien, j'avais déjà été frappé par le fait que, lorsqu'il arrivait quelque part, il essayait toujours de découvrir un bon piano. Je savais donc qu'il était un grand amateur de musique.

En réalité, j'avais à peine rejoint depuis quelques jours mon unité, que la nouvelle de l'arrivée, parmi les correspondants de guerre, d'un musicien flamand, était déjà parvenue aux oreilles du général. Un beau jour, je reçus l'ordre, alors que j'étais dans une tranchée, sur la célèbre petite île en forme de « queue de renard », située au milieu du Dnieper, de me présenter au commandeur de la division.

La vraie révolution

Une vraie révolution se fait et se termine par l'accomplissement de la volonté de modifier, de fond en comble, un état d'esprit complet sans rémission, dans ses formes comme dans ses conditions d'existence, et de le remplacer par de nouvelles valeurs.

Si elle ne parvient pas à établir sur de nouvelles bases la pensée populaire, le sens de la civilisation, les formes de la spiritualité, de même que l'expression de ses volontés politiques et sociales, et avec tout cela la variété des organisations susceptibles de concrétiser ces valeurs spirituelles, morales et politiques — d'établir de nouveaux règlements en conformité avec elles — si elle ne parvient pas à modifier, dans le peuple, sa position intérieure à l'égard des manières de penser profondes, si elle ne parvient pas à donner un nouveau visage à son époque, alors elle ne doit pas se vanter d'être une véritable révolution.

La vraie révolution doit, en toutes choses, arriver à l'exclusivité, prétendre à la totalité qui mène à la prépondérance entière, mais tout d'abord elle doit s'appliquer à la formation exclusive d'un type d'homme efféché, capable de dévouement.

Mais il me fallut toute une journée pour faire le chemin, en grande partie à travers les marais et la boue. Quand j'arrivai à la division, j'étais dans un tel état de saleté que je n'aurais jamais osé me présenter ainsi devant un général. Pour plus de propreté, je m'annonçai à un officier de son état-major, mais dès que le général out appris que j'étais arrivé, il vint aussitôt, me tapa cordialement sur l'épaule et me laissa ensuite quelque temps pour réparer le désordre de mon uniforme. Dès que j'eus vu le général, je fus tranquillisé. Devant moi, se dressait un homme grand, puissant, et avec, derrière les verres de ses lunettes, un sourire encourageant. La différence de grade entre lui et moi ne signifiait rien pour lui. Seule, ma capacité artistique l'intéressait à ce moment-là. En entrant dans la pièce réservée au général, une grande timidité s'empara de moi à nouveau, car tout l'état-major était là. Je fus présenté à tous, par le général. Je dus serrer des mains et de nombreuses fois rester au garde à vous. Puis je dus m'asseoir au piano. Après avoir joué quelques morceaux, aussi bien ou aussi mal qu'on peut le faire, avec des doigts qui ont surtout manipulé, pendant de longues journées, une mitrailleuse, le général m'invita à sa table et me fit asseoir auprès de lui. Pendant toute la soirée, il s'entretint amicalement avec moi.

Plus tard, durant les jours de combat, j'eus encore l'occasion de jouer devant le H-Gruppenführer. Une fois cependant, dans le fortin P.C. du régiment, il se fut posé question de piano. Je l'avais alors échangé contre un accordéon. Ceci arriva près de Losenok et même avant un rude combat; notre fortin fut complètement détruit et nous n'eûmes que le temps d'en sortir. J'eus encore la possibilité de voir comment le Gruppenführer sauta dans sa petite voiture, bien connue de nous tous, et disparut en un instant vers la ligne de feu.

Le H-Gruppenführer et Generalleutnant de la Waffen-SS Gille me connaissait comme il connaissait aussi beaucoup d'autres de mes camarades. Lorsque sa haute et imposante stature apparaissait en première ligne, nous savions que nous avions en lui un grand protecteur. Il avait toujours pour nous un cordial salut et je conserve de lui le souvenir d'un homme de caractère, dans le véritable sens du mot.

C'est un des rares hommes qui, dans le cours de mon existence, m'ont ravi par les dons de leur esprit et de leur cœur. C'est là l'hommage sincère d'un Flamand qui a eu le bonheur de servir sous ses ordres, et je suis convaincu de parler au nom de tous les Flamands appartenant à la H-Panzerdivision « Viking », en exprimant la joie qui a été la nôtre, quand le Fuchser à décoré des « brillants » notre H-Gruppenführer.

(Titre de « Aufstand und Reich » de Karl Richard GANZER, (Éditeur) J.-F. Lehman, Munich-Berlin.)

Les Norvégiens attaquent

De notre correspondant de guerre H

Vers midi, le Kommando atteint son objectif. Le lac blanc scintille sous le soleil pâle. Le chef de compagnie fait un signe à l'opérateur de Radio. Celui-ci glisse en avant, installe ses appareils, tandis que les autres se jettent dans la neige, ouvrent des paquets de biscuits et se mettent à les croquer.

Au moment même où l'opérateur annonce qu'il est en liaison avec le point d'appui, l'une des sentinelles signale : « Des soldats soviétiques sont en marche sur le lac. » En vitesse le « Appareil » disparaît. Voilà ! Le premier adversaire mort en héros de la forêt, suivi d'un autre et bientôt de tous les autres : au moins 80 à 90 hommes. Les soldats soviétiques ne tirent leurs premières salves. Dès qu'ils ont vu se situer les épaves et tombent ensemble. Les autres cherchent tout de suite un abri. Des ordres stricts sont lancés. Le jeune H-Gruppenführer B. considère ses hommes. Il nous fait maintenant, coûte que coûte, aller de l'avant, pense-t-il ! Dès les Russes ont envoyé un détachement pour attaquer les Norvégiens de dos.

— « Macque et Ode » à mon commandement. Il appelle les deux soldats auprès de lui : « Maintenez les Bolcheviks couchés, jusqu'à ce que le groupe soit prêt. » B. rampe vers l'arrière et revient quelques instants plus tard avec quatre ou cinq hommes. Macque et Ode ont, entre temps, tué comme des prosaïques pour tenir l'ennemi en échec.

Maintenant tous s'élancent vers l'adversaire, vidant leurs chargeurs, se dissimulant, rechargeant et déchargeant à nouveau leurs armes.

Voilà déjà près de deux heures que dure la bataille. Les munitions commencent à diminuer. Il faut déjà aller les chercher au fond des réserves. Lentement la nuit polaire descend sur le lieu du combat. Sous la protection de l'obscurité, les soldats soviétiques se dispersent; seule, une petite unité reste en position.

Un blondinet de vingt et un ans s'affaire sur son fusil-mitrailleur qui est gelé et qui a des ratés. De ses doigts engourdis, il nettoie le canon et le remet ensuite en place. Soudain il s'écrie, l'arme lui échappée des mains, puis il glisse sur le côté.

B. et son suivant ont aperçu l'incident. Tous les deux s'empressement de mettre leur camarade en sécurité. Sous une pluie de balles, c'est un rude travail à accomplir !

Puis les Norvégiens attaquent à nouveau et bientôt leur tir ne reçoit plus de réponse. Les Bolcheviks ont abandonné leurs équipements de ski et leurs armes pour s'enfuir.

Les Norvégiens se relèvent et gentiment à droite et à gauche pour rétablir la circulation du sang. Le blessé repose, bien protégé dans la caverne que l'opérateur radio est allé chercher au moment où la grille des projecteurs était le plus intense. L'ennemi a abandonné beaucoup de morts, mais a emporté ses blessés. Plus de cinquante paquets de ski, des armes de toutes sortes, restent éparses sur le champ de bataille.

Le lendemain matin à l'aube les Norvégiens rejoignent leur point d'appui. Ils ont dû accomplir une longue étape de seize heures. Malheureusement pour le blessé, le secours médical arrive trop tard. Tout doucement, le courageux adolescent s'est endormi pour l'éternité. Silencieux et grave, les Norvégiens se tiennent debout autour de leur camarade défunt.

Knut KOLSHUS.
H Correspondant de guerre.

PAYSAGE ET PEUPLE FLAMANDS

Récits de soldats du front, sur leur patrie

Avec la descriptions faite par un camarade flamand de sa précieuse patrie, d'origine germanique, nous entendons une suite de récits, faits par des volontaires germains, sur leur pays natal. A travers le verbe et les images nous apparaît la richesse des pays germaniques qui, grâce à leur union dans la communauté du Reich, pourront désormais développer leurs valeurs particulières.

Avons-nous l'intention d'emboucher les trompettes thébaines pour exécuter une marche guerrière sur le passé du pays situé entre la mer du Nord et le Rhin? Désirons-nous encore une fois proclamer notre orgueil d'appartenir à un peuple de peintres, de poètes et de combattants? Non. D'autres trouvères ont chanté, dans le monde entier, la gloire et la grandeur de la Flandre. Nous entendons rechercher seulement la calme intimité de l'espace flamand et la trouver dans les simples manifestations de la vie courante du pays.

Le domaine de Dieu

La Flandre est une plaine — platitude du paysage, uniformité de sentiments —, mais cependant pas comme pourrait le faire croire une vue superficielle. Ici, tout est calme et contemplatif. Aucune cime élevée de montagne ne se découpe dans le ciel, pas de collines rocheuses, qui font de l'horizon un véritable peigne, et les nuages ne sont pas déchirés par des sommets recouverts de neiges éternelles. Le vent ne peut pas jouer à cache-cache entre les vallées et les lacs. Ici règne la plaine, le pays plat à perte de vue. Les chutes d'eau et les rivières rapides sont inconnues dans ce paysage. Les fleuves coulent lentement, les ruisseaux s'étirent doucement entre leurs rives basses, parsemées de roseaux, d'herbes, de mousse et de fleurs. Les habitants des régions des digues n'ont

pas à craindre les inondations. Les maisons, les usines, les moulins, se dressent au bord des fleuves et ensèment cordialement les sources de la fécondité. La nature a accompli là un chef-d'œuvre : le ciel, la terre et l'eau s'accordent pour faire de la Flandre un pays fertile.

La personnalité de ce pays repose dans les lointains profonds; les arbres, en longues rangées, au bord des routes, se dressent, assez éloignés les uns des autres, pour ne pas cacher à l'œil la palette multicolore des prairies. Les forêts ne sont pas assez denses pour voiler l'horizon. En tout temps la Flandre veut faire admirer son costume, ses mille couleurs, qui se transforment merveilleusement à chaque changement de saison et ne restent jamais une seule heure pareilles.

Des poètes ont appelé ce pays le « domaine de Dieu ». Il est baigné par la rosée du matin, réchauffé par le doux soleil qui, prudemment et d'une façon mesurée, lui dispense sa force fécondante. Là, la lumière du ciel ne brûle pas tout ce que la terre veut bien produire. Sous les vents de la mer du Nord, labourée, fumée et semée par la main laborieuse de l'ouvrier agricole, et celle, calme et contemplative, du paysan, qui savent si bien traiter la terre, l'eau, le soleil et le vent, la Flandre pourrait peut-être être considérée comme une deuxième Ukraine. De l'espace restreint qui lui est dévolu, le campagnard flamand sait tirer le maximum. La Flandre n'est-elle pas une des régions les plus peuplées d'Europe et toutes ces bouches ne devraient-elles pas être nourries par leur propre production? Le paysan flamand connaît son devoir et le remplit. C'est pourquoi il trace les sillons jusqu'au bord du chemin, et quand les grains de semence dépassent en tombant la limite de sa terre, et que plus tard les champs ondulants réduisent la largeur du chemin sablonneux, il y a toujours assez de place, au moment de la récolte, pour que la

charrette, chargée jusqu'au faite, passe pour gagner la grange.

La Flandre est le riche grenier du Reich, construit sur la plus grande plaine de l'Europe occidentale.

Témoins de pierre

Cette terre devrait devenir riche, célèbre et puissante, car la France n'est pas seulement le Comté flamand. L'espace vital des trois grandes villes sœurs de Gand, Bruges et Anvers, embrassait déjà les anciens duchés de Brabant, du Limbourg, le marquisat d'Anvers et la Seigneurie de Mons.

De même, les régions flamandes de la France, jusqu'à la frontière naturelle de l'Escaut et de la Somme, ne doivent pas être perdues de vue.

Lorsque, à l'égard de la Flandre, on parle de richesse, de puissance et de célébrité, on ne peut omettre de noter le rôle des villes dans ce développement. Peu de pays européens peuvent se féliciter d'un tel épanouissement de ses cités, sur un espace aussi restreint. Et peu de villes d'Europe possèdent une telle histoire de luttes, de soulèvements, et de sang versé, que celle de ce petit pays de campagnards et de tisserands. Comme les paysans ont pu se procurer le superflu dans leurs champs, les commerçants et industriels de la ville l'ont fait également dans leur domaine. L'industrie des tissus, le commerce avec les pays européens et ceux d'outre-mer, ont porté dans le monde entier le nom de la Flandre.

Avec la célébrité vint la fortune, et avec cette dernière, la puissance. Devant nous surgit le souvenir des comtes qui ont régné autrefois et qui ont dû composer avec la puissance constamment grandissante des corporations et des classes, et auxquels il ne fut pas permis, même par la force, d'empêcher la construction de forteresses et de maisons bour-

geoises, symboles de la liberté chèrement achetée par les citoyens flamands. Tout droit vers le ciel se dresse encore aujourd'hui le témoignage indestructible de cette saine fierté civique. Comme des sentinelles de pierre et d'ardoise, ces constructions s'élevaient toujours, en face des châteaux forts et des castels des fiers comtes, signe évident de la prédominance de l'esprit germanique.

En Flandre, à Bruges, à Gand, à Abbot et dans beaucoup d'autres villes, les hautes forteresses de même style nordique, semblables à celles qui sont répandues à travers toute l'Allemagne jusqu'à Dantzig, demeurent comme les témoins de la civilisation germanique.

Travail industriel moderne

La Flandre n'aurait cependant pas pu subsister uniquement par sa civilisation ancienne, sa richesse paysanne et son industrie des tissus. Ses fils courageux n'ont pas voulu se contenter de profiter de ce que produisent les champs luxuriants de leur pays.

Il fallait rechercher dans le sol de la Flandre une nouvelle source de richesse. Fallait-il qu'elle soit éternellement tributaire d'autres pays, si elle voulait maintenir en ordre de marche ses fabriques, ses bateaux et ses chemins de fer? Ne pouvait-on pas tirer du sol flamand ce qui avait fait la fortune de la Wallonie? Et c'est le miracle que réalisèrent les Flamands. Les terrains sablonneux, les terres basses, là où la lande est constituée par des sables éternels et où les marécages s'élevaient, là où l'on n'imaginait pas trouver autre chose que de la tourbe, le combustible du pauvre, la terre dut finalement fournir le diamant noir, le charbon. On trouve maintenant en Flandre de nouvelles preuves de sens industriel des habitants et de leur génie particulier.

Ils ont dû également déployer

des trésors de labeur et d'endurance dans la région désertique du pays. Là, la ligne droite de l'horizon n'est brisée que par les pyramides des coteaux arides construits par le sable chaud des dunes.

Membre de la Communauté

Il n'y a pas lieu de considérer en particulier ce que la Flandre représente, dans le cadre de la civilisation européenne. Pour confirmer cette vérité notoire, je n'ai pas besoin de nommer sous les poètes, peintres, sculpteurs et musiciens qui naquirent en Flandre.

Avant tout, dans son sens politique, point sur lequel elle est restée longtemps arriérée, la Flandre est parvenue à sa maturité, grâce à son essence germanique, qui se transforme en une puissante impulsion, vers la grande communauté européenne. Depuis le moment où le grand chef flamand, le Dr Auguste Borms, a été élu à Anvers, par 83.000 voix, non pas malgré mais surtout à cause du fait d'avoir payé par un séjour dans une prison belge son amour passionné et sa fidélité envers son peuple, la Flandre a retrouvé son âme européenne. Le Dr Borms représente maintenant un exemple dans la lutte actuelle de la Flandre contre les étrangers de race, les forces capitalistes et marxistes. Le « roi sans couronne » de Flandre a donné un tel essor aux buts de la jeunesse, qu'elle regarda désormais au delà du Rhin et de la Meuse, et qu'elle comprit son devoir en vue d'arrêter la marche des Mongols et de protéger, à l'est de l'Europe, le Reich germanique.

C'est au Dr Borms que nous devons la compréhension de la jeunesse flamande actuelle, qui, dans les rangs de la Waffen-SS, se bat avec une décision irrésistible, malgré l'hiver et la neige, la boue et le brouillard, le soleil brûlant, pour défendre les frontières de l'Europe contre le bolchevisme.

Le mur de l'Adriatique

§ P. K. — Le printemps sur l'Adriatique! Dans les années qui ont précédé la guerre, ces mots connotaient un monde plein de soleil, de mer bleue, un paysage de rude beauté méditerranéenne et de magnificence florale. Des milliers de voyageurs, qui avaient déjà connu les côtes dalmates aux mois printaniers, ont vu avec émerveillement ce printemps prodigieux au bord de la mer et débordant bruyamment de verdure et de fleurs. Les monuments d'une grande histoire séchée, de beaux vêtements colorés, une espèce d'hommes racés faisaient l'attraction de cette terre. Dans les montagnes derrière la côte, dans les petits villages à l'écart de la grande route, dans les presqu'îles et les îles, dans les éboulis rocheux, le chaud soleil fait vivre une platitude stupéfiante de fleurs, de couleurs et de parfums. Entre le vert argenté des oliveraies, les algues tendres des pins, le vert sombre des

lauriers, entre les citronniers, les orangiers, les figuiers, les palmiers, les buissons de lauriers roses, les agaves et les cactées d'un vert laiteux, fleurit le printemps en fête de la côte dalmate.

La guerre n'a rien changé. Tout fleurit et verdit comme l'exige, dépendent et méridionale, la force vitale de ce pays et de ce climat. Mais entre les arbustes en fleurs, sur le versant ouest et pittoresque de la côte, la guerre, silencieusement, sans se faire remarquer, a placé ses armes. Sous le camouflage des foraisons, sous l'exubérance des feuilles et des fleurs se trouvent invisibles les couples blindés, les batteries côtières et la D. C. A., les batteries et le matériel d'infanterie. Enfoncé dans la roche, fondé avec le paysage, canons et mitrailleuses, le mur de défense de l'Adriatique. La configuration particulière

re et la structure de la côte, ses rivages abrupts, ses bas-fonds, ses récifs et ses fonds de sable, les possibilités accordées à l'artillerie par les hautes chaînes montagneuses qui dominent la mer, donnent au défenseur l'avantage de pouvoir créer avec très peu de moyens des positions impenables. Aux points de la côte où de gros débarquements de l'adversaire pourraient être attendus, la défense a pris les mesures nécessaires.

Devant la route principale, tout au bord de la mer, d'où ne bifurquent vers l'intérieur des terres que des chemins de montagnes étroites et malaisés, tombent les montagnes abruptes de la côte qui constituent un mur naturel. On peut avec peu de moyens empêcher l'adversaire de prendre pied et de se déployer. On peut faire sauter et rendre inutilisables pour des semaines et des mois les chemins étroits qui, sur

des kilomètres, au-dessus de précipices à pic, sont impossibles à éviter. En cas d'invasion, l'adversaire serait serré sur un espace étroit dans l'incapacité de se mouvoir sur un large front, exposé à nos armes et devrait au prix d'une grosse dépense d'hommes, de temps et de matériel, payer chaque mètre de terrain fort cher.

Sur la côte, sur les presqu'îles et les îles, entre les buissons fleuris et l'entortillement des plantes, se cache la mort par les mines. Des obstacles barbelés, qui s'étendent jusque dans la mer, rendent difficile toute tentative de débarquement. Des barrages de poutres, de filets et de mines assurent l'entrée des ports. Des unités de la marine veillent à la défense immédiate. Des milliers de kilos d'explosifs attendent à un mètre de profondeur sous les routes, dans les galeries et des puits de mines, dans les

en surplomb, dans l'infrastructure des ports. Des barrages antichars verrouillent les points d'appui sur les routes. Une partie des fortifications de la monarchie, les abris et les positions des installations côtières italiennes ont été renforcés. Les chars, les auto-mitrailleuses, les unités motorisées, la D. C. A. et les canons tractés sont prêts. Des unités de la Wehrmacht, de la Marine, de la Waffen-SS de l'Organisation Todt, en collaboration avec des éléments indigènes, Oustachas, Milice et Chemises Noires ont exécuté les travaux préparatoires. Avec des données et dans des conditions différentes de celles de son grand frère de l'Atlantique, la muraille de l'Adriatique est née. La nature du pays et son caractère naturellement fortifié ont été utilisés. Tout a été fait là aussi pour recevoir l'ennemi.

La guerre des nerfs contre la Suisse

Génève :
La bourgeoisie suisse est accablée de nombreux soucis en ce qui concerne plus particulièrement sa vie économique.

La « National-Zeitung » de Bâle exprime l'opinion qu'un pays neutre ne doit pas être l'usine où se forment les armes destinées à un pays belligérant. On ne peut pourtant pas accepter le principe que les neutres ne puissent fournir aux belligérants aucune marchandise d'importance militaire car, en réalité, que doit-on considérer comme étant d'importance militaire ? Déjà autrefois et maintenant, surtout sous le signe de la guerre totale, tout ce qui existe et toute l'économie d'un pays peuvent servir directement ou indirectement à la guerre. Pour pouvoir se procurer tout ce qui sert, d'une manière normale, en temps de paix, aux besoins du peuple, les pays neutres maintiennent en toute conscience leurs relations commerciales avec les belligérants.

Ne pas poursuivre les relations commerciales avec les belligérants mais au contraire les boycotter serait exactement contraire à la neutralité. En agissant ainsi la Suisse prendrait le parti de l'un contre l'autre, ce qui doit être strictement évité et ce qui est, même, à l'opposé du sens de la neutralité.

Ces paroles exprimées par un journal suisse de préférences anglophiles s'adressent ouvertement aux amis Anglo-Américains. Les atteintes continues portées par les alliés à la neutralité de l'espace aérien helvétique auxquelles s'ajoute la pression accrue ressentie par la Suisse dans différentes phases de la conduite de sa neutralité, ne trouvent pas en écho favorable au sein du peuple.

En 1943, les importations ont baissé de 47,3 pour cent par rapport à celles de l'année précédente. Les exportations représentaient encore 62,7 pour cent par rapport à celles de 1938. Ce recul s'est encore intensifié dans les trois premiers mois de 1944. Pendant le premier quart de cette année, les importations représentaient encore 40 pour cent de celles de la même période de 1938, alors que les exportations avaient baissé de la moitié de celles de la même période. Il ne parvient pas en Suisse la moitié des quantités qui y entraient avant la guerre. Les importations de graisse sont encore tombées davantage et celles des matières premières de la production industrielle sont également en régression.

Avec l'extension de la guerre, les difficultés de transport touchant la maintenance des exportations et importations suisses ont naturellement augmenté, spécialement dans les relations extra-européennes. Depuis l'attaque anglo-américaine sur l'Italie du Sud, le port de Gênes, qui servait de base de débarquement à la flotte de transport suisse est hors d'usage. L'attaque britannique contre le navire de commerce helvétique « Chaveral » a clairement démontré par la suite que les Anglo-Américains entendent saboter autant que possible le trafic suisse d'outre-mer.

La guerre des nerfs menée contre la Suisse a pris des formes qui causent dans ce petit pays une inquiétude bien compréhensible. Il convient d'espérer que cela contribuera à ouvrir les yeux dans certains cercles. Peut-être que ces mêmes gens, dans l'avenir, lors des atterrissages forcés des avions américains sur le territoire suisse, se présenteront au moins d'aller accueillir les héros avec des fruits, du chocolat et des fleurs, mais qu'ils observeront, au contraire, une dignité toute républicaine, la réserve conforme aux circonstances actuelles.

Des bombes au lieu de beurre

Bruxelles. — L'Etat belge, au début de cette guerre, était plié sur le dos. L'occupation allemande fut entraînée obligatoirement dans le sillage de ces peuples. La campagne prit fin dans la plaine flamande par la capitulation de l'armée belge et libéra les Flamands de leur obligation d'avoir à combattre contre le peuple frère allemand. L'existence reprit alors son cours normal. En ce qui concerne la population, aucun changement ne s'était produit en réalité dans la vie courante. Mais étant donné que, déjà en temps de paix, l'Etat belge était incapable de nourrir, avec les produits de sa propre terre, son peuple composé de Flamands et de Wallons, il était naturel que, comme dans les autres pays, des restrictions soient jugées nécessaires, qui ont formellement conduit à l'économie dirigée. Le rationnement des denrées de première nécessité n'a pas été, de toute façon, aussi sévère qu'en Allemagne, si bien que le marché noir a pu évier à la consommation normale de la population de grandes quantités de vivres et de marchandises. Il en est résulté, particulièrement dans les couches peu favorisées, un développement qui a grandi progressivement et qui s'est encore développé du fait que les classes possédantes pouvaient mener une existence à peine différente de celle du temps de paix.

La grande misère qui atteint une partie importante de la population a servi dans une certaine mesure les Anglais, au point de vue de la propagande, ce qui est typique de leur esprit mercantile teinté de judaïsme. Chaque jour, les postes anglais, en flamand et en français, assaillent les

oreilles des Flamands et des Wallons et mettent la haine sur l'armée d'occupation. De l'autre côté de la Manche on poursuivait ainsi le but de pousser les Flamands et les Wallons contre les Allemands et de leur faire croire que le changement d'occupation amènerait une amélioration en ce qui concerne particulièrement les conditions du ravitaillement. La population entendait constamment répéter par les émetteurs anglais que les troupes anglaises allaient débarquer sur la côte belge et apporterait du beurre, du pain blanc, du lard, du café et autres bonnes choses. Il avait été promis aussi au peuple que des bombardiers lanceraient des bombes de ravitaillement pour aider les populations dans le besoin. Il y eut beaucoup de gens, parmi les Flamands et les Wallons, pour ajouter foi à ces promesses et pour se réjouir de les entendre, bien que leur réalisation fut constamment ajournée. Ils sont bien venus, en effet, les Anglais et avec eux, pour changer, les Américains ainsi que leurs avions. Tandis que les escadrons vrombissaient au-dessus des villes flamandes et wallonnes, les habitants restaient dans les rues, les regards tournés vers leurs bienfaiteurs, bataillant des maux et leur faisant des signes. Ils s'attendaient à voir tomber les bombes de ravitaillement promises. Ils ne cherchaient pas, comme il le leur avait toujours été recommandé, à regarder les abris. A quoi bon, puisqu'ils attendaient des cadeaux de leurs amis d'Angleterre et des Etats-Unis !

Les bombes tombèrent, dont les gens entendirent les affirmations, mais il ne produisit alors et à quoi ils n'avaient jamais voulu croire jaque-

la : les bombes éclatèrent avec un effet désastreux. Des corps déshabillés volèrent en l'air, les rues furent bouleversées, les maisons furent transformées en monceaux de débris, les enfants, les femmes et les hommes furent tués de la façon la plus honteuse. Il fut vu et entendu hurler des pauvres braves épouvantés, à demi-fous, avec des visages blafards, voyant les régions dévastées.

Les Anglo-Américains n'ont rien épargné : sans discernement, ils ont jeté leurs bombes sur des écoles dont les enfants étaient assis à leurs places, sur des églises, sur des hôpitaux, sur de paisibles demeures et sur des monuments historiques. Ceux qui avaient promis au pays une existence meilleure ont précipité dans l'Abîme des centaines de gens qui avaient cru en eux ; ils en ont rendu quelques centaines d'autres pour se réjouir de leurs lours et ils ont détruit tous leurs biens.

Ils ont semé la mort dans les villes magnifiques flamandes de Gand, de Bruges, d'Anvers, de Malines et sur d'autres lieux et communes rurales. Ils ont aussi peu épargné Bruxelles que les villes wallonnes de Namur, de Liège, de Charleroi, etc. L'antique cité universitaire de Louvain a également été sévèrement touchée par le bombardement. Au lieu de beurre, les Anglo-Américains ont apporté aux populations flamandes et wallonnes des bombes explosives et, en certaines couches de la population, une haine est née qui ne laissera jamais plus place, chez les Flamands et les Wallons, à aucune croyance en la parole des Anglo-Américains.

Nouvelles de Hollande

De notre correspondant néerlandais : La Haye.

Le 11 mai, le chef du N.S.B., A.A. Mousset, a célébré son cinquantième anniversaire. Le Führer lui a adressé le télégramme suivant :

« A M. A.A. Mousset, Utrecht.
« Veuillez recevoir, à l'occasion de votre cinquantième anniversaire, mes vœux les meilleurs. J'y joins tous mes souhaits pour le succès de la lutte que vous menez afin de réaliser les buts du national-socialisme. »

« Signé : Adolph Hitler. »

Il y a quelques jours, lors d'une grande cérémonie, au Haager Diorent, Mousset s'exprima ainsi :

« Des centaines de milliers de chrétiens ont, pendant vingt ans, mené dans les églises des avertissements commençaient le bolchevisme. Mais, au cours des dernières années, qui viennent de s'écouler, un silence de mort a régné sur ce sujet. Depuis que les dirigeants de Londres ont déclaré : « Ne com- » battre plus le bolchevisme, car Sa « Majesté britannique est devenue un « allié. »

M. Louison, « ambassadeur » de gouvernement exilé à Washington, loin du front profiteur de la ploutocratie des U.S.A., s'est élevé, avec force, d'après un message U.P., contre tous les plans pancrusiens qui écarteraient toute participation de l'Union Soviétique. D'après lui, les bolcheviks doivent exercer, en Europe, une influence prépondérante.

Le 11 avril, le commandant d'aviation Robert Jamison a attaqué les bureaux d'une administration civile hollandaise de La Haye : 62 Hollandais, dont 26 femmes et jeunes filles, furent tués et 23 furent gravement blessés. On a expliqué cet acte de terrorisme sans âmes sensibles en affirmant qu'on avait voulu rendre service aux « bons laïcs » en détruisant des dossiers personnels importants. C'était là une explication noble et crouse de fil blanc, car on possède, depuis longtemps, en Hollande, les doubles de tous les documents intéressants. Le résultat de l'entreprise a été, malheureusement, l'assassinat de 62 Hollandais. En récompense, le prince Bernhard, Hollandais grâce à un mariage forcé par besoin d'argent et ambition, a accordé à l'aviateur anglais la plus haute distinction qu'un pilote hollandais puisse obtenir, la croix de l'aviation hollandaise.

Par décision du Commissaire du Reich, en date du 13 mai 1944, au cas où la situation militaire à l'ouest européen exigeait de certaines particularités, l'état d'exception serait décrété dans tout le territoire néerlandais. Dans ce cas, cet état d'exception sera annoncé par le Commissaire du Reich, suivant instructions du Militärbefehlshaber en Hollande. Ceci est également une preuve que l'invasion n'a aucune chance de surprendre ce pays.

En 1942, avec la parution régulière d'une brochure mensuelle, la bande de Jean Zeeuw entreprit une campagne d'excitation à Velsen. Après s'être mis en contact avec les représentants des autorités d'occupation, il tomba de plus sous la coupe des excitateurs bolcheviks qui l'entraînèrent à participer à des actes de sabotage. La peine de mort lui a été infligée entre temps appliquée et d'autres saboteurs communistes ont été mis aux fers dans l'impossibilité de fuir.

Dans la salle de concert Maria Sacrament d'Amboin, 178 infirmières de la Croix-Rouge ont prêté serment de fidélité au Führer, en présence du Commissaire du Reich et du H. Obergruppenführer Rauber.

LA LEÇON

Un proverbe allemand dit : « Celui qui ne veut pas entendre doit sentir. » C'est selon cette méthode que sont traités, actuellement, en Europe de nombreux partisans qui par sottise ou par étonnement ont embrassé le parti de nos pires ennemis. C'est en Algérie que cela se manifeste le mieux, soit la nuit, soit devant le poteau d'exécution ou bien lorsque des gens sont condamnés et qu'ils peuvent réfléchir à leurs conceptions de la liberté, de la civilisation et de l'humanité.

En Italie on peut voir comment on meurt de faim ou autrement sous le knout de nos ennemis. Les femmes autrefois très réservées et beaucoup plus éloignées de la guerre dont seuls les fascistes s'occupaient, doivent se soumettre à la soldatesque américaine et ne reçoivent pour cela que du pain.

Mais ce qui peut renseigner le mieux le reste de l'Europe sur le sort qui lui est réservé et ce que l'on peut éprouver soi-même profondément c'est la terreur aérienne, dont l'action formidable occasionne la mort de centaines de gens et ruine des milliers d'autres, jour après jour et nuit après nuit.

Jusqu'ici on avait considéré que notre combat n'avait que des buts ridicules ou inférieurs. Maintenant nous pourrions manifester une complète satisfaction en voyant d'une façon aussi frappante que la nécessité de notre lutte est demeurée évidente pour l'Europe tout entière. Cependant notre pitié est plus grande encore pour tous ceux qui souffrent et nous avons conscience de la solidarité à laquelle l'Europe est amenée par suite de la soif de destruction de nos ennemis.

Pour excuser les attentats terroristes anglo-américains on a souvent répété « qu'on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs ». Seuls, les gens qui n'ont pas eu leur maison détruite et les leurs enterrés sous les décombres parlent ainsi. Nous envisageons le moment où il leur faudra prendre la fuite sous notre protection, car le peuple révoit en assez de se laisser berné par leurs stupides

élucubrations. Par ailleurs, il ne faudrait pas qu'ils nous supposent une trop forte dose de loganimité. Il est évident que ce n'est pas par erreur qu'au cours des bombardements des maisons d'habitation ont été détruites. Les chapelets de bombes ne servent pas à la destruction massive de quelques objectifs militaires, mais ils opèrent des dévastations étendues. Ces destructions ont décuplé, en Allemagne, la force de résistance morale de la population, et dans les pays occupés elles ont amené un changement radical d'opinion.

Pour que les Anglo-Américains, mis dans l'obligation de procéder à l'invasion du continent et ayant besoin pour cela de rencontrer dans les pays occupés une opinion favorable, sacrifient cette opinion, il faut qu'il y ait derrière ces destructions des buts de guerre autrement impérieux.

Les experts financiers de nos adversaires ont élaboré toutes sortes de plans pour l'après-guerre. Il n'y a qu'un secret, le plus important et qu'ils n'ont pas dévoilé : comment les ploutocraties financent-elles cette guerre ? Doit-on admettre que la haute finance juive a placé ses capitaux à fonds perdus ? Faut-il penser qu'ils vont se laisser berné comme après la première guerre mondiale pour voir, une seconde fois, leurs débiteurs leur faire défaut les uns après les autres ?

Nous connaissons bien les affairistes juifs sans crupelles qui ne désirent qu'une sorte de victoire : les affaires. Nous voyons parfaitement que derrière les bombardements ordonnés et financés par eux il faut deviner une affaire formidable.

La reconstruction d'une Europe détruite voilà le rêve forcé du capitalisme juif. Roosevelt a, lui-même, laissé percer le bout de l'oreille. Il a hautement claironné dans le monde que les Américains fourniraient les fonds nécessaires à la reconstruction de l'Abbaye de Mont-Cassin, détruite par eux sans utilité. Les ouvriers utilisés pour ce travail de construction seraient naturellement des Européens. L'Européen devrait fournir

le travail et le Juif le capital. C'est donc à ce dernier qu'appartiendraient, ensuite, les villes reconstruites. C'est lui qui fixerait le taux des loyers que l'Européen devrait payer pour la maison qu'il aurait lui-même rebâtie. C'est ainsi que l'on voudrait asservir l'Europe si, et Dieu merci, ce n'est qu'une grande illusion, on remportait la victoire.

Pour atteindre ce but il est nécessaire d'abord de tout détruire radicalement. Plus on détruira en Europe et plus il y aura à reconstruire après la guerre, mais plus complète sera aussi l'escroquerie vis-à-vis des Européens. Il y a de plus une raison pour que les Soviétiques ne prennent pas telle part active dans les bombardements terroristes. Désignés comme les futurs maîtres de l'Europe, ils sont déjà suffisamment compromis, aux yeux des Européens. Que n'a-t-il déjà pas fallu faire pour les mieux camoufler ? Suppression du Komintern, réhabilitation de l'église orthodoxe-russe, désintéressement des bombardements terroristes, tout cela n'a qu'un mobile : pousser les Européens dans les bras du bolchevisme pour que, dévêtus comme des proies par le bolchevisme, ils puissent être livrés plus facilement sans défense.

Voilà le complot juéo-bolchevique ; ce n'est en vérité rien d'autre qu'une vaste conjuration contre le monde entier — un plan d'asservissement de grand style. En effet, les temps sont passés où l'on pouvait prospecter des espaces terrestres afin de se créer des débouchés nouveaux. C'est pourquoi on ne craint pas de dévaster un vieux continent afin de se procurer un domaine que l'on puisse ensuite exploiter.

C'est là le véritable but des bombardements. Les cris et les lamentations qui viennent du plus profond de l'être et sont provoqués par le terrorisme aérien, ne rencontrent de l'autre côté que des oreilles bouchées. Il faut refouler notre propre douleur au fond de notre cœur — elle doit se transformer en une haine implacable.

Les Saxons

Celui qui dit les « Saxons », devrait toujours spécifier de quels Saxons il veut parler. Les Saxons du Sud, de la région du Hanovre et de Wasserkante (bord de la mer) n'ont, par leur origine, rien de commun avec les Saxons du Nord, ceux de Drodde et de Leipzig. Ceux-ci, seuls, sont de véritables Saxons, tandis que les autres proviennent de la province de Thuringe. Lorsqu'on parle, en outre, des Saxons de Transylvanie, c'est encore d'une autre branche, totalement différente — probablement de sang franc — qu'il s'agit; d'une sorte de Saxons semblables à ceux du Zips, au pied du mont Tatra, qui, eux, cependant, ont une origine bavaroise et nord-allemande. En outre, nous n'appliquons pas le nom de Saxons aux habitants de la région balte qui, elle, a son histoire particulière.

C'est tout d'abord dans la moitié du onzième siècle que les Saxons sont mentionnés dans l'histoire. Ce nom désignait alors une souche restreinte — au point de vue place et nombre — qui était localisée dans la « rive » de la presqu'île cimbrique et dans les trois îles nommées « les saxonnes » : Neuwerk, Scharboorn et Buchard.

En tant qu'habitants de cette presqu'île des Cimbrés, ces Saxons auraient pu être passagèrement les voisins de ces pré-Germains, qui sont entrés dans l'histoire de l'Occident. Eux-mêmes étaient, au cours des premiers siècles, des marins redoutés, et c'est ce qui les fait apparaître comme les précurseurs des Vikings et des Normands. Les Vikings Saxons envahirent tout d'abord les régions côtières galloises et britanniques et comme cela se passa plus tard pour les Vikings Normands ils possédèrent, à la suite de leurs assauts par mer, des comptoirs sur la terre ferme.

Les Saxons avaient des buts identiques à ceux qui guidaient, à la même époque, les Normands, et c'est alors que la Normandie fut appelée: « Litus Saxonium » (rivage saxon). On appela alors du même nom toute la côte, de l'Escaut à la Bretagne, non qu'elle désignât ensuite, non pas une côte habitée par les Saxons, mais un rivage menacé par eux, et une projection dressée contre eux. C'est seulement plus tard que l'occupation de la « Côte Saxonne » par les Saxons s'est produite.

Cette occupation ne s'est pas manifestée seulement par un développement restreint, comme peuvent en témoigner les nombreux noms contenant la syllabe « sax », typiquement saxonne; dans le petit espace séparé par la Manche de la Bretagne, il y a plus de quarante-deux noms de cette sorte.

Si les Saxons n'ont pas pris part aux grandes migrations germaniques vers le Sud, c'est parce qu'ils ont entrepris la migration de leurs propres populations vers l'Ouest. L'occupation de la « Côte Saxonne » de la Gaule resta, en même temps qu'un exemple, en rapport direct avec la conquête subséquente de la côte britannique et l'installation des Saxons en Grande-Bretagne. Il est hors de doute que la conquête, et l'occupation de la Grande-Bretagne ont été accomplies en grande partie par les Saxons et par d'autres couches germaniques, comme celles des Angles et des Jutlandais, et peut-être aussi par celle des Frisons, mais seulement en tant qu'auxiliaires des troupes saxonnes.

Au Nord et au Nord-Est de l'Europe, le nom de Saxon est employé d'une façon toute particulière; il sert à désigner l'ensemble de la population allemande. Cette désignation est ve-



EYOLF SOOT -- ACCUEIL

Scène de retour, échange de salutations calmes et cordiales.

Ce retour signifie, peut-être, la découverte d'un nouveau foyer.

Personne n'a rendu le paysage norvégien avec des couleurs plus riches et plus justes qu'Eyolf Soot, un des plus grands peintres norvégiens.

Mort en 1929, il fut le contemporain d'Ibsen et de Björnson. Ses œuvres littéraires, autant que ses tableaux, constituent des

chefs-d'œuvre qui n'ont pas été accomplis sous une influence raciale étrangère, mais avec la conscience que l'artiste possédait, de sa manière particulière et de son origine pure. C'est toujours sous l'empire d'une profonde connaissance de son pays et de ses compatriotes qu'il a éprouvé le besoin de saisir ses pincesaux, pour améliorer ses qualités. De même que sur le tableau ci-dessus, la maison norvégienne accueille favorablement la jeune femme qui rentre au pays, la paysannerie

norvégienne a souhaité la bienvenue à l'art, car celui-ci a toujours cherché près d'elle ses sources d'inspiration.

Comme de nombreux autres peintres norvégiens, Eyolf Soot a souvent été impressionné par les années d'élude qu'il a passées en Allemagne, mais qui n'ont cependant pas détournée son art de son sens national et qui lui ont permis de donner un plein épanouissement aux éléments artistiques de la vie et du paysage norvégiens.

pris, de bonne heure, le nom de groupe des Angles, de beaucoup inférieurs en nombre et éliminés avec eux. Il est possible que le désir de faire une différence entre les Saxons de l'île et ceux de la terre ferme ait joué un rôle à cet égard, mais, en tout cas, le nom de Saxon a disparu, avec une rapidité surprenante, devant celui d'Angle. Malgré cela, trois au moins des premiers royaumes ont reçu des noms de langue saxonne semblables à ceux qui existent encore actuellement: Wessex, Essex, Sussex, noms qui ne signifient pas autre chose que: Saxe de l'Ouest, de l'Est, du Sud.

Au Canada, le nom de Saxon a joué un rôle qui peut être mis en parallèle avec celui de « gothique » dans l'Amérique du Sud hispanique. De même qu'il exista en Argentine l'ibéro-américain, au début du siècle passé, un parti « gothique » dans lequel survivait le souvenir de la race des Goths de l'Ouest, depuis longtemps dégénérée, de même, dans le Canada anglo-américain, un parti saxon ultra-conservateur s'est dressé contre l'Angleterre, rendant à la liaison avec le bas-Canada, occupé par des Français, et qui portait le nom de l'émigré saxon ancien.

Au Sud de l'Europe, le nom de Saxon a pris un développement non moins étendu. Là, il nous fait tout d'abord indiquer le « Zipsen Sawen-volk », comprenant aussi bien les habitants de la montagne que ceux du Gröndler Boden, installés dans la vallée, et qui, sous les rois hongrois du moyen âge, par suite d'anciennes privilèges, se gouvernaient seuls, durant

des siècles et parait, dès lors parvenu à un haut degré de civilisation.

Les Allemands des vingt-quatre villes de Zips étaient en majorité des montagnards. Ceux de la région basse « Gröndler », en raison de leurs travaux manuels, relatifs à la montagne, ont été appelés à la terre, cent ans après les paysans de la montagne. Ces montagnards saxons se sont éloignés vers le Sud-Est et ont pris également le nom de « Saxons ». Cependant, les groupes de population les plus noirement saxons sont ceux de Transylvanie, qui, au douzième siècle, ont émigré en même temps que les Saxons de Zips, et se sont installés, comme citoyens possédant le droit de se gouverner eux-mêmes. Par le droit de colonisation qui leur a été accordé de ce fait, sur une « terre saxonne », ils ont acquis également celui de citoyens.

Le comte de Saxe, qui siégea comme fonctionnaire du plus haut grade et principal chef de l'administration autonome, fut d'abord choisi par le roi de Hongrie et, plus tard, par la « nation saxonne » elle-même. Mais ces Saxons de Transylvanie n'étaient pas, originairement, des « Saxons », ou, qui est vrai également des Saxons de Zips. Il a pu être prouvé que c'étaient, avant tout, des habitants de la Bavière, de la région du Rhin et de la Silésie — mais non des Saxons de haute ou de basse-Saxe — qui seraient émigrés, et la langue parlée par ces Saxons montre, avec ses accents appuyés, qu'elle vient du Luxembourg ou de la Rhodanie franque.

Christoph OBERMUELLER.

Début d'été

Durant la nuit, le croissant doré de la lune se balance dans le bleu argenté sombre du ciel et pendant les jours sans nuages, de l'aube jusqu'à la tombée de la nuit, le disque brûlant du soleil dispense sa lumière triomphante. Ses rayons baignent profondément toute la floraison et la verdure parfumée de la terre. Les roses tendres et le blanc des fleurs des châtaigniers sont pompeusement embrasés. Des narcisses étonnément dans le jardin, il y a des marguerites blanches dans tous les prés. Les vitres des fenêtres scintillent, en même temps, comme parsemées de feux de diamants, et la lumière silencieuse de la forêt endorme secrètement les jeux de lumière des premiers jours d'été, qui ruisselle, à travers les puissantes couronnes de feuillage des pins gris-vert jusqu'au sur la mousse.

Les mondes infimes se montrent dans la lumière. Le charbon des rochers se promène en corselet vert doré. Les fourmis traversent en caravanes tout un empire couleur de terre. Au-dessus de l'étang, flottent des filets bleus pâles et des libellules volent de-ci de-là, romps des amazones dansantes. Du vert tapis de feuilles qui s'étend au bord de l'eau, des yeux claqueuses de grenouilles écarlates et même dans l'eau chatoillante se manifeste une vie aux aspects divers.

Les champs de céréales sont une mer ondoiyante, lorsque la vent souffle sur eux. Comme des sanctuaires éternels, les forêts se dressent à leurs limites.

Quelle vie intarissable et pourtant dépourvue de prudence! Que de dangers grands et petits se dissimulent en elle! Meurtres et goût du butin! Faim et peur! Et malgré cela, tout danse dans la clarté.

Les premiers jours d'été ont vu de nombreuses mélodies; le concert des nombreuses voix d'oiseaux, la harpe aux multiples sons du vent. De temps à autre siffle le merle auquel répond l'appel du coucou. Ou bien, comme le décrit le poète, l'oiselette monte dans le ciel, à la suite de ses chants variés. Et quand tout cela se fait, quand, pendant les temps d'une respiration, la harpe du vent et les chants des oiseaux s'apaisent, il se produit toujours un mouvement, un balancement automatique, qui ne peut jamais donner l'impression de calme total. La senteur entêtante des fleurs! Un paysage de rêverie, dans la torpeur de midi! Un paysage qui respire, dans la douceur rafraîchissante du soir!

La nature n'est pas bornée. La vie n'a pas de limites. Seule est restreinte la capacité de compréhension de l'esprit humain. Derrière les infiniment petits existent d'autres êtres, plus petits encore et il en est de même pour les plus grands. De ceux qu'on ne peut voir, beaucoup sont oubliés; de ceux qu'on peut écouter, beaucoup ne sont pas entendus. Combien de ceux qu'on peut attendre restent hors d'atteinte!

Aucune vie n'est jamais vécue jusqu'au bout. La vie se transmet d'existence en existence. Nous-mêmes ne sommes pas l'éternel des mondes, nous ne sommes que des êtres conscients. Nous sommes les êtres vénéralés, sans que la prière soit exprimée par des mots, les avertis, Nous sommes les aimés et les aimants.

Nous sommes les errants qui, le jour, cherchons le soleil, et, la nuit, la lune. Il ne nous faut pas seulement regarder au haut, mais aussi en avant et en bas.

Ces premiers jours d'été déçoivent une richesse prestigieuse. C'est cette nouvelle création immaculée d'un monde exempt de tout péché. Cette renaissance dans la clarté! A un seul pas de la vie courante commencent déjà les solennités de l'existence impérissable et qui se renouvellent éternellement. A un pas de l'inquiétude et de la pauvreté coulent déjà les sources auxquelles, pour boire, il n'y a qu'à se courber.



(Dessin de GAU.)

Le fragment suivant d'un roman en cours de composition, sur « l'activisme flamand », de 1914 à 1918, a été mis à la disposition de notre journal par l'écrivain flamand Piet Nélis, pour être publié.

Félix Avermaete, le héros de ce roman, a fait ses études dans l'Université de Gand, transformée, par les Allemands, en université flamande. En novembre, la défaite allemande signifia également un terrible revers pour la Flandre, durant sa lutte pour la liberté. Le récit de Piet Nélis se place au milieu de cette rude période. Le départ de Félix Avermaete, s'éloignant en serrant les dents, signifie la décision de poursuivre une lutte qui paraissait alors désespérée, mais qui, aujourd'hui, par la réalisation de la communauté germanique, solidement appuyée sur la révolution nationale-socialiste, possède un couronnement autrefois présent, mais définitif et victorieux aujourd'hui.

Tonn Geerbaert sonne chez Félix, qui ne l'attend pas. Il est venu d'Anvers spécialement pour le voir. Ils font ensemble une promenade en ville. Félix sait bien que sa mère n'aime pas ce genre de visites : elles l'inquiètent toujours.

Tonn voudrait bien apprendre de Félix comment il imagine le développement politique et militaire des événements. On parle tellement d'armistice et de paix... Que va-t-il sortir de tout cela ?

— Tout est fini, dit Félix. Je ne sais rien d'autre...
— Oui, pense Tonn. On peut se tourner vers n'importe quel... tout le monde se fait. Quelques-uns se préparent même à quitter tout cela. Ils n'ont pas de directives pour l'avenir. Le bateau sombre, et les rats... au moins l'un d'eux s'en ira... c'est Borms !

Il y a tant de choses, dit-il, en cette heure difficile, sont heureux de se tourner vers l'exemple réconfortant du Dr Borms, le grand « activiste flamand ».

— De toute façon, je ne reste pas, continue Tonn. Je pars en Allemagne. Je veux aller étudier dans une Université allemande. Tous, Flamands, nous n'aurons

jamais de patrie véritable dans une ville belge. Et toi ? Quelles sont tes intentions ?

Félix ne le sait pas lui-même.
— Je crois que je vais rester, dit-il enfin.

— Eh ! quoi... répondit Tonn, c'est de la folie ! As-tu l'intention de te laisser arrêter et emprisonner ? Quand les chefs seront loin, on tombera sur leurs sultivants et on les fera payer à leur place. Ne sois donc pas fou. Il n'y a personne ici pour opposer quelque résistance. Il aurait fallu agir quand il était encore temps, mais on a discuté, palabré, voté. On a fait de la politique... avec quel mépris prononça-t-il ces mots !, on a fait de « l'activisme » une administration, à l'encontre de tout idéalisme flamand. Au lieu de soldats, on nous a donné des employés ; au lieu de héros, des fonctionnaires. Ils étaient beaucoup trop vieux pour notre époque et pour ses devoirs. Maintenant, on part...
Félix promet à son ami de faire quelques préparatifs. En se séparant, ils se serrent longtemps la main. En un court instant, ils voient défiler devant leurs yeux quatre années remplies d'attente et de merveilleuses rêves d'avenir. Maintenant, le sort de leur pays paraît définitivement manqué, et le leur en même temps. C'est dur...
— Adieu pour toujours... dit Tonn.

Félix va chez le notaire. Il fait un emprunt secret, car il a toujours sa part de revenu des maisons que son père a laissées. Mais personne ne doit le savoir. On parle déjà beaucoup trop des « activistes » qui, maintenant, doivent disparaître. Il doit également prendre des précautions vis-à-vis de sa mère.

— Firas peut-être quelques mois en Hollande, lui dit-il. On cult, partout dans le monde, du pain pour toi...
C'était là une des expressions favorites de son père, expression susceptible de faire impression sur sa mère.

C'est alors que se produisit un fait surprenant :
Un beau matin, il trouve dans sa boîte une lettre non timbrée. L'écriture est très soignée, mais

il n'arrive pas à se rendre compte s'il ne l'a pas déjà vue... Un peu impatient, il déchira l'enveloppe. Le sang lui monta d'une seule bouffée à la tête et retourna plus lentement au cœur... Il sent bien qu'il pâlit, car la lettre est signée Renée. Au fur et à mesure qu'il la lit, le précieux message tremble entre ses doigts.

Elle lui écrit qu'elle se tourmente à son sujet et qu'elle n'arrive pas à retrouver le calme.

Que va-t-elle faire ? Avant qu'il ne parte, elle voudrait le revoir. Elle a appris que la plupart des étudiants de Gand sont partis en Hollande ou en Allemagne. La lettre de Renée est courte, exempte de toute sentimentalité. Il s'en exalte cependant comme un léger soufflé d'amour.

Félix va ensuite chez Mon Decoster. Ses autres camarades sont nerveux, agités, excités, mais, de l'air, émane un calme reposant. Aussi étonné qu'oppressé qu'on puisse être quand on vient à lui, il vous guérit toujours. On parle d'une belle peinture, d'une poésie, de la pluie et du beau temps, du cours des événements... mais le repos vient toujours, ce détachement que, seul, un homme réfléchi et mûr peut dispenser à ses semblables.

Mon Decoster veut voyager, aller en Hollande, car il a là-bas quelques amis. Son éditeur l'aidera également. Il part après-demain et le grand voyage va commencer.

— Mais un jour nous reviendrons, dit Mon Decoster. C'est ici notre pays. Que signifie le mot « défaut » ? Que représentent quelques années, dans la course immense de l'histoire ? Les tribulations de notre époque ne sont pas encore finies.

— Tu devrais t'en aller aussi, lui conseille l'artiste.

— Mon, dit Félix, j'ai reçu une lettre... une lettre de Renée Heynders.

Il sait que l'artiste est en relations avec la maison de santé, avec Renée et son père. Mon est surpris :
— C'est bien de Renée... pense-t-il.

Félix lui demande s'il voudrait lui transmettre sa réponse, qu'il a déjà préparée :

« Ma chère Renée, écrit-il, j'espère que je ne vaux guère le peine que tu penses à moi ; mais si tu as, toi, le désir de me voir, je l'attendrai ce soir rue Deena, chestrasse, à 6 heures. Tu sais que cette rue est calme et que le soir tombe de bonne heure. »
Mon accepte de remettre la missive.

— Jeune ami, c'est là qu'est ton bonheur, dit-il. C'est la meilleure fille de Flandre.

Renée vient... cette chère Renée... Dans ses cheveux, qui sortent de son chapeau, la lumière fait comme une auréole. Une pluie légère tombe qui, avec le brouillard, envahit la rue.

— Tu n'es plus aussi fort, Félix, lui dit-elle en lui tendant la main. Viens...

Lentement ils marchent l'un à côté de l'autre dans la rue sombre.

— As-tu assez confiance en moi pour me donner le bras ? lui demande-t-elle.

Elle passe son bras sous le sien et il sent que sa pression se fait plus forte. Ils parlent peu, mais un sentiment profond de bonheur envahit Félix. De bonheur et presque de souffrance en même temps. C'est, pour la première fois, un véritable amour, mais qui vient tard, trop tard pour elle et pour lui.

— Mon cher, dit Renée, pour-quoi est-ce et peu bavard ? Je t'ai déjà écrit. Faut-il encore que je te dise autre chose ?

Il s'arrête. Il regarde dans ses yeux comme dans une profondeur merveilleuse. C'est la deuxième fois dans sa vie qu'il peut le faire. Ces yeux sont un peu brillants et un peu tristes. Ils posent, sans la dire, la question : « M'aimes-tu ? » Il place ses deux mains sur ses épaules, ne se rassais pas de la contempler et ses yeux se remplissent de larmes.

— Renée ! dit-il... et rien d'autre...

Lentement, il se penche vers elle, ses lèvres se posent un instant sur son front ; puis il se courbe davantage et ses lèvres pressent celles de Renée. Il s'embrasse sur la bouche, sentant tout son cœur dans la force de son

baïser. Elle passe ses deux bras autour de son cou :

— Mon petit, dit-elle... Je t'ai toujours tellement aimé, mais tu ne l'en es jamais aperçu... J'ai beaucoup entendu parler de toi, durant ces derniers mois, mais jamais assez cependant. Je voulais toujours en apprendre davantage, savoir comment tout allait pour toi.

— Renée, mon amour, ma très chère... Peux-tu toujours m'aimer autant ?

— Félix, dit-elle, existait-il quelqu'un d'autre à qui tu sois attaché ?

Il secoue la tête.
— Il m'est donc possible de t'aimer.

— Sais-tu ce que le passé a été pour moi ? demande-t-il. Je suis peut-être pire que tu l'as jamais imaginé. Bien sûr, nous, étudiants, nous avons notre idéal, notre grand et bel idéal, mais tu connais bien la vie d'étudiant.

— Non, répond-elle. Je ne sais qu'une chose, c'est que je t'appartiens, et cela me suffit.

Il lui fait admettre qu'il l'avait toujours ignoré, mais que cela ne l'avait pas empêché de t'aimer. Une fois — chez Van Dams — il l'avait vue dans le jardin, et c'est une image qu'il n'avait jamais pu oublier. A travers les changements de son existence — changements souvent fréquents dans une vie d'étudiant — il avait pu rencontrer son regard, mais elle lui avait toujours paru trop éloignée de lui, trop distante.

— Je ne suis pourtant qu'une jeune fille comme beaucoup d'autres. Ce serait mal pour nous que tu t'oublies.

Maintenant il lui faut rentrer, car on l'attend à la maison mais elle serait libre le lendemain, l'après-midi. Viendrait-il ? Ils s'embrassent longuement avant de se séparer.

Félix se couche de bonne heure. L'obscurité calme et profonde lui fait grand bien. Il se considère presque comme un autre homme. Pour la première fois depuis fort longtemps, il se sent vraiment heureux.

— Renée, je t'aime.

Il se répète constamment et tout doucement ces mots et ils agissent comme un sortilège. Il respire le parfum de sa chevelure. L'air il se sent étroit d'une grande lassitude qui lui fait du bien. Il s'endort avec ses souvenirs.

Mais une marée d'heures tristes s'avance de nouveau. L'armée allemande, sans être vaincue, après avoir accompli des miracles de courage et de ténacité, bat en retraite, ignominieusement trompée et trahie.

Il se sont rencontrés près du cimetière. Ils suivent, dans le paysage de novembre, de petits sentiers. Quel miracle merveilleux de pouvoir ainsi marcher auprès d'elle ! Entre temps, ils restent silencieux et leurs lèvres se rejoignent. Félix ne peut s'empêcher de trembler par moments. Il est effrayé de si grand bonheur qui lui échote, et, presque inquiet :

— Félix, dit-elle tout à coup, il serait bon que tu aies une croyance, une simple mais ferme croyance.

Il la regarde, étonné, et l'interroge. Elle répond :

— Simplement la foi en Dieu, qui est au-dessus de nous. C'est ainsi seulement que tu peux être fort et rester dans le bon chemin, car ainsi tu crois également en toi-même.

Cela l'étonne :
— La foi est une grâce, dit-on, lui répond-il.

— Mais non, Félix. Ce n'est pas une grâce, mais une connaissance. Croire ne signifie pas aller à l'église et suivre des rites spéciaux ; la foi fait partie de la confiance en la vie. Il te faut seulement songer que nous nous sommes rencontrés ! Tu auras beaucoup d'autres sujets de réflexion, si tu vas en Hollande, continue-t-elle. Je ne pourrais pas supporter que tu sois arrêté. Mon Dieu, j'aurai déjà assez de difficultés à la maison, quand père saura tout.

Félix le sait bien. Le Dr Heynders n'est pas positivement un ennemi des « activistes », au contraire ! Au fond de sa poitrine bat un cœur bien flamand. Lorsque la grippe a fait de si grands ravages dans le pays, il a quitté la paisible Hollande, avec les siens, pour venir soigner ses compatriotes ; mais c'est un docteur et non un combattant politique. Il aime cette position, ayant donné qu'il est un des premiers citoyens de la ville. Félix craint également

qu'les échos de son existence multiforme d'étudiant ne parviennent jusqu'à lui. Ce sont des choses que le vent apporte, même lorsqu'elles se sont passées il y a fort longtemps.

— Je ne l'aimerais pas moi-même quand tu seras parti, dit Renée, mais tu dois être fort et suivre ton chemin honnêtement et en croyant. Les « activistes » flamands ont encore une responsabilité plus grande que jamais. Il faut l'en montrer humblement digne.

Il se rencontrent encore une fois, à la fin de l'après-midi. Il fait gris et froid. Les nuages sont bas dans le ciel, et il fait abominablement qu'ils se disent adieu, car Félix doit partir dans la nuit.

Personne n'aura l'amère joie de le voir s'en aller. Il est plus que temps : les esprits sont terriblement excités, les adversaires flairent l'air du matin. Dans tous les coins se cache la trahison. De ci de là apparaissent les premiers soldats belges, des soldats de cet Etat tyrannique, qui n'ont pu maîtriser leur désir de rentrer chez eux. Les Allemands s'en vont vers le Nord et l'Est. Leurs troupes du front marchent dans un ordre remarquable.

La tristesse de la séparation ne peut diminuer l'ardeur de leur amour, mais au contraire elle le multiplie.

— Si seulement nous pouvions rester ensemble ! dit Renée. Toi et moi, et rien d'étranger entre nous !

Félix embrasse ses larmes, car elle pleure. Son propre cœur à lui s'émeut. Jamais il ne l'avait sentie tellement sienne. Elle s'est serrée contre lui et sa tête repose sur son épaule. Elle dit :

— Reviens vite, Félix. Je vais me faire beaucoup de souci pour toi. Penserai-tu souvent à moi, quand tu seras de l'autre côté de la frontière ?

— Je ne penserai qu'à toi ! D'un seul coup, tu m'as fait connaître le bonheur. Je sais maintenant ce que c'est, et ma vie est pleine de toi.

Il sent qu'elle tremble en l'embrassant. Que cette heure est donc douce ! Elle presse ses lèvres sur ses siennes. Il semble qu'il leur faille à tous deux, palper une nouvelle force et s'aider à supporter la rigueur de leur sort. Il leur faut, croirait-on, faire provision d'amour, pour pouvoir continuer leur longue route.

Il fait sombre dans l'allée qu'ils suivent. Subitement, Renée se met à sangloter. Jamais Félix n'aurait pensé qu'une destinée pût être aussi pénible que la leur, à ce moment-là.

— Je dois partir, Félix, dit Renée, maintenant très fatiguée.

Il l'accompagne encore jusqu'au bout de l'avenue, puis il s'arrache d'elle, comme s'il lui était impossible de la quitter doucement. Il baise sa bouche tremblante, et ils se regardent profondément dans les yeux.

— Adieu, mon cher petit, dit-elle.

— Adieu, répond doucement Félix.

Il ne voudrait pas que ce soit déjà l'adieu, mais elle se ressaisit et part vivement en arrière, dans l'allée. Avant de disparaître complètement dans l'obscurité, elle se retourne encore une fois et lui fait un dernier signe.

La nuit, il s'en va définitivement. Au moment où il sort de sa maison, la rue est vide, et longtemps il suit des chaussées désertes. Il a fait partir, par précaution, son bagage avant lui. C'est à pied, comme un banani, qu'il quitte sa patrie, se dirigeant vers le nord de la Flandre. Il passe devant la maison du Docteur. Elle possède de nombreuses fenêtres, et il envoie un baiser muet vers l'une d'elles, derrière laquelle Renée fait le guet. Peut-être pleure-t-elle en regardant l'arrêt devant elle, pense-t-il. Peut-être se débat-elle avec ses tristesses. Il a traversé la rue, il a senti l'écho des deux portes monumentales, comme si elles devaient s'ouvrir devant lui sous une faible pression.

Il est loin maintenant.

« Bonne nuit, Renée. »

Il marche désormais sur une route droite. Longue et pénible est l'épave qu'il doit accomplir, mais il l'accomplira. Il marche en serrant les dents.